

Ce matin, dans le train, je suis parvenue à fixer les yeux du soleil et sa lumière dans son feu. A peine éveillé il m'a offert son premier regard, celui qui sort de la nuit, tendre, encore lourd du poids de l'autre moitié de la terre qu'il venait de quitter.

Depuis quelques mois je fais souvent les mêmes voyages, les longs voyages en train où je m'installe sur les velours des sièges pour des heures délicieuses, des heures avec moi-même, ininterrompues. Après le viaduc, vers Lyon, quelque part se dressent de douces collines comme des seins bourgeonnants de terre qui accrochent la lumière. C'est le moment d'écouter Ravel et sa Pavane pour une enfant défunte.

Le soir, lorsque les reliefs se complexifient, lorsque j'aimerais commenter leur beauté quand chacun semble condamné au silence, Brahms m'accompagne avec son andante du sextet pour cordes qui vient alors tout exalter et m'ordonner de me taire.

J'aperçois une rangée d'une dizaine d'arbres, des peupliers peut-être, qui au milieu d'une très grande plaine surgissent telle une sculpture faite pour résister à tous les vents. Il semble que les hommes aient tout arasé tout autour et que quelque chose ait arrêté leurs machines, pour les épargner eux seuls, ceux-là qui me font signe.

Quelques kilomètres plus loin ce sont les éoliennes qui tournent dans leur lente majesté et qui s'unissent aux violons, à l'ivresse de leur marée.

Une petite voiture que je pourrais pincer entre mon pouce et l'index s'avance au loin sur un chemin de crête et le train accélère soudain et change sa trajectoire. Je n'aime pas la vitesse, je n'aime pas ce qui brusque. Je pense à la seconde d'inattention du conducteur qui pourrait nous expulser tous un à un vers la plus lointaine colline, dans le silence total, sans aucun témoin.

Souvent, j'aimerais être dans le silence du champ que je blesse par ce bruit qui le traverse.

J'aimerais entendre l'herbe mâchée lentement par chacune des vaches qui aperçoivent au loin le train.

Je voudrais être triste de son passage furtif qui a chassé la tourterelle de son fil, je voudrais m'agacer de le voir passer comme font les vieilles personnes qui soupirent en regardant passer la jeunesse à mobylette.

J'aimerais dire pardon aux champs.

Et tous ces fils électriques. Tous ces fils noirs qui cousent patiemment chaque morceau de terre avec des petits bouts de ciel depuis des heures maintenant.

Je les suis du regard jusqu'à la nausée avec l'espoir qu'ils m'emmènent quelque part. Mais rien ne s'arrête, tout se ramifie dans l'espace et le temps, comme les violons du sextet de Brahms.

Telle est la merveille que ces milliers de piquets soutiennent, la promesse de la lumière.

Et je pense à tous les hommes qui veillent à leur reliance, à leur attention permanente à ce que rien ne s'interrompe.

Nour, hier j'ai pris le train du soir, celui dans lequel tu ne peux pas monter, sans papiers. Tu n'as pas le droit de voyager et regarder les arbres et les paysages défiler comme un livre d'images. Tu ne peux pas écouter Ravel en chevauchant les collines. On te prive d'apprendre le pays où tu vis, comme moi je l'ai appris et aimé, par la rêverie, en pénétrant le temps par les pensées et l'espace par la magie des kilomètres qui s'annulent en s'endormant contre la vitre. La France ne t'offre d'autres dépaysements que ceux des attentes immobiles où s'enchaînent des chapitres absurdes et incolores.

Pourtant, je crois que tu rêves, que tu rêves encore.

J'ai pris ce train Nour, sans toi.

Nous sommes tous serrés les uns contre les autres, destinés à nous supporter tout au long de cette heure car il y a trop de femmes, trop d'hommes et d'enfants aujourd'hui, et pas assez d'espace pour laisser place à chacun. Même si la station debout est pénible, j'aime ce partage soudain et collectif, de devoir se supporter dans notre proximité. C'est un bien bel exercice que de chercher à placer son corps sans gêner l'autre qui lui-même s'ajuste tant bien que mal à moi. Comme le mouvement des ondes des bancs de poissons, comme les nuages d'oiseaux, nous nous sentons contenus dans la même recherche d'être ensemble sans porter atteinte à l'autre, portés par le mouvement résolu du train qui file sans se soucier de ce qui se passe.

Quitter l'isolement usuel des places attribuées pour vivre cette petite épreuve imposée nous rend solidaire et proche.

Elle nous est donnée comme une chance de nous dilater, d'être contraints à toucher la densité de ce qui existe entre nous tous.